

Avertissement

Cher·ère·s lecteur·rice·s, vous trouverez dans ce roman quelques scènes explicites sur des sujets délicats, susceptibles de heurter la sensibilité de certaines personnes.

Si vous souffrez de troubles du comportement alimentaire, de stress post-traumatique ou encore de troubles psychiques, ne restez pas seul·e·s.

Je ne prétends pas maîtriser chaque sujet à la perfection, et m'excuse par avance pour les libertés que j'ai prises au cours de mon récit.

Voici quelques numéros utiles si vous vous reconnaissez, et que vous avez besoin de parler :

- Permanence téléphonique « Anorexie Boulimie, Info écoute » : 0810 037 037
- Mise en relation avec un psychiatre : 118 418
- Vivre son deuil : 01 42 38 08 08

Prologue

Elle n'aurait pas aimé cette journée. Définitivement pas. La vision de ses proches aux visages endeuillés, tout de noir vêtus, essayant de retenir leurs sanglots. Elle n'aurait pas aimé voir rouler la peine sur mes pommettes blanches, ni l'affliction qui repose sur mes épaules. Elle aurait détesté être le centre de l'attention de tous ces gens.

Le dos voûté, je regarde le grand cercueil blanc descendre sous terre, réprimant l'acide réalité de cette matinée. Entre les prières du prêtre et les quelques caresses que m'adresse mon père dans mon dos, mes doigts se raccrochent au tulle rose fuchsia de ma longue robe. Mon choix vestimentaire a fait débat parmi mes tantes et mes cousines, j'ai lutté contre leur avis. La couleur rose était sa préférée, elle reste le seul rayon de soleil du cimetière de Santa Barbara, mon unique armure pour combattre les douloureuses heures à venir. Voilà des mois que je me préparais à ce jour, pourtant pas une minute de cette matinée ne me paraît réelle. En fait, rien ne me paraît réel depuis l'annonce de sa maladie. J'ai eu beau tenter de déjouer chaque pronostic médical avec ma bonne humeur légendaire ; les métastases, les chimiothérapies et les scanners sont fatalement venus détruire notre quotidien.

— Un feuilleté au crabe, mademoiselle ?

Je décline l'offre du serveur embauché pour l'occasion. En invitant tout le monde à cette réception, mon père a tenu à faire les choses dans les règles. Mes oncles, mes tantes, mes cousines, les amis de mes parents, personne ne manque à l'appel, il faut dire que Grace Harris était appréciée. Ma mère aimait recevoir, et ses dîners étaient toujours une réussite. Elle avait le sens du détail : des jolies serviettes en lin brodées aux sous-verres en nacre, rien ne lui échappait.

— Tu devrais avaler quelque chose.

Tess, ma meilleure amie, s'assied à mes côtés sur le canapé en velours gris perle du séjour, avec entre ses doigts une assiette pleine à ras bord. Ses petits fours ne me disent rien du tout. En fait, mon appétit a disparu à l'instant où le cancer s'est invité à la maison il y a deux ans. Comme si ces six petites lettres maudites avaient tout transformé sur leur passage : l'ambiance de la maison, le goût des aliments, mon innocence.

— Je mangerai mieux demain.

— Ça fait des jours que tu me réponds la même chose.

Je soupire en posant ma tête contre les coussins derrière moi, j'aimerais qu'on laisse en paix mon estomac.

— Vivement la fin de cette journée, maugrée-je la gorge nouée.

Tess pose ses grands yeux bleus sur moi, l'air compatissant, avant de suggérer :

— Tu veux qu'on monte ?

Je parcours l'assemblée devant moi. Leurs larmes me filent la nausée, j'étouffe et le tulle de ma robe me gratte. Derrière l'îlot de la cuisine, Cassius s'improvise barman, tandis que Zack, son demi-frère – et accessoirement mon petit ami –, est en pleine discussion avec James Blake, l'oncologue de ma mère. La logique voudrait que je me lève, et que je sois celle qui converse avec toutes ces personnes, pourtant je m'en sens incapable.

— Ouais. Bonne idée, approuvé-je à mi-voix.

En pénétrant dans ma chambre, je ne perds pas une minute pour enfiler un jean et un t-shirt. La pièce est éclairée par les légers rayons de soleil qui déclinent entre les palmiers. J'ouvre la fenêtre et me repais de l'air doux qui vient caresser ma peau.

— Tu en veux une ?

Je lui tends mon paquet de cigarettes ouvert, Tess ne se fait pas prier. Nous nous asseyons contre la rambarde de mon balcon tout en aspirant les premières bouffées de nicotine. Ma mère fumait, beaucoup. Trop. Ironique... Surtout de prendre conscience que cet instant est sans doute le plus agréable de ma journée. Ce bâton de cancer qui s'étiole entre mon index et mon majeur, cette fumée brûlante avec la mort pour seule promesse.

Et soudain, tu es là

— Bon. C'est quoi le programme après ?

— Je suppose qu'on va devoir ranger toute la maison ! m'exclamé-je lasse.

— Non, je veux dire, pour septembre. Tu comptes partir à Paris ?

Je grimace en tirant sur le filtre.

— Non. Ce n'est plus dans mes plans, rétorqué-je, résignée.

Elle se met à me caresser le dos, avec compassion.

— Azèle... Je suis désolée.

— C'est comme ça, je m'y étais préparée. Ce n'est pas grave, j'irai à l'UCLA, il paraît qu'ils ont un super programme d'histoire de l'art !

Même si je fais mon possible pour avoir l'air enjoué, la boule dans ma gorge me trahit.

— C'est trop con... Tu étais prise dans la plus prestigieuse des écoles, tu avais le logement... Il ne te manquait plus qu'à prendre ton envol. Tu ne crois pas que c'est ce que ta mère aurait souhaité justement ? Que tu partes ? Que tu réalises tes rêves ?

Difficile d'entendre ces mots sans penser à ma mère, aux dernières promesses que je lui aie faites. Paris en faisait partie.

— Je ne peux pas laisser mon père tout seul. Les prochaines semaines risquent d'être encore plus compliquées

qu'aujourd'hui. Si je pars, la maison entière ne sera plus qu'un mouvoir. Et puis, de toute façon, Zack serait contre. On a des plans pour l'avenir, et l'Europe n'en fait pas partie.

Nous écrasons tour à tour les vestiges de nos cigarettes dans le cendrier. Tess me serre dans ses bras, son odeur vanillée me rappelle toute notre enfance et les années collège, où notre seule préoccupation était d'attirer l'attention des garçons.

Dans un mois, nous serons séparées. Tess partira pour San Francisco dans une école d'œnologie, tandis que je resterai ici pour étudier. Demain ne m'avait jamais fait peur... jusqu'à maintenant. Un vide interminable semble séparer mon passé de mon futur, et j'ignore encore comment le franchir, sans ma mère pour me guider, ni ma meilleure amie pour me faire rire. Je suis terrorisée.

En me levant ce matin, je m'étais promis de ne pas flancher, pourtant, le nez enfoui dans la chevelure brune de Tess, il m'est impossible de retenir mes larmes.

— Eh... Même à San Francisco, je serai là pour toi. Et puis, tu vas venir me voir, hein ?! D'ailleurs, tu sais, là-bas, ils sont très branchés arts aussi !

Un petit rire m'échappe malgré mes sanglots. Je m'éloigne de son étreinte pour reprendre mes esprits.

— Je sais que tu rêves que je te rejoigne, mais pour l'instant ce n'est pas prévu.

Et soudain, tu es là

De ses doigts elle chasse mes larmes.

— J'ai encore le droit de rêver !

En se reculant, elle me tend une boîte métallique que je ne connais que trop bien. Les fleurs dorées qui l'ornent commencent doucement à s'effacer.

— Tiens... Je l'ai retrouvée en aidant ton père à débarrasser le garage hier après-midi.

Tremblotante, une larme m'échappe pour venir s'échouer à la commissure de mes lèvres. Voici tout ce qu'il me reste de ma mère, ces petits mots par centaines.

— Merci...

Elle me serre contre elle une dernière fois avant de me laisser seule, face aux vestiges de l'amour inconditionnel dont peut faire preuve une maman. Je n'avais que quinze ans lorsque le cancer est venu frapper son sein droit. Autant dire trop jeune pour subir la souffrance que tous les protocoles infligent. Avec son positivisme à toute épreuve, maman s'est mise à m'écrire des petits mots tous les jours. J'en retrouvais partout, parfois elle les épinglait sur le frigo, les laissait sur ma table de chevet, ou en glissait un dans mon sac de cours ni vu ni connu. Je trouvais ça mignon, tendre, affectueux... Jusqu'à un certain point. Au bout de quatre cents jours de Post-it en tout genre, lorsque son état s'est aggravé, j'ai fini par y voir une forme d'adieu. Bien sûr, je l'ai laissée continuer son manège pendant les mois qui lui restaient, même si ça me brisait le cœur d'admettre que

Prologue

nous étions déjà en train de nous dire au revoir. Plus ses cheveux tombaient, plus je me disais qu'écrire la rassurait. Lui demander d'arrêter l'aurait anéantie. Au lieu de ça, j'ai poursuivi ma route comme si de rien n'était, avec un sourire de façade placardé sur mes lèvres.

